table voix comme celle des véritables chats ; aussi ses tristes plaintes étaient-elles sans douceur.

On se rappelle que la dernière épreuve était celle de la chatte, avant d'arriver à la femme, et cette chatte manquée ne donnait pas grand regret pour la femme qui devait lui succéder ; il était probable qu'elle aurait été de même fort grossièrement construite, et que sa voix aurait eu peu de charmes.

Quant à celle de la pauvre petite Sophie, elle ressemblait bien plus au gémissement d'une tabatière qu'on ouvre, qu'aux miaulements d'une chatte ; et le sorcier n'éprouva aucun plaisir à entendre cette voix fausse et plaintive qui lui faisait si peu d'honneur.

Pendant que Sophie gémissait, elle entendit dans la cour sa bonne qui l'appelait.

—Sophie ! Sophie ! criait-on de tous côtés.

Alors la pauvre enfant s'agita et bondit par toute la chambre dans une anxiété épouvantable.

—Ah ! ah ! cria le méchant sorcier avec un rire de démon, voilà que l'on t'appelle, ma belle petite chatte : va donc, ta mère sera fière de te voir si bien habillée ; va, va donc, montre-lui ta nouvelle parure. Cette robe neuve te gêne un peu, n'est-ce pas dans les commencements ? Mais il faudra bien t'y accoutumer, car, je t'en préviens, tu ne la quitteras que si jamais quelqu'un te dit : Sophie, je te pardonne ; et certes, maudite petite fille, ce ne sera pas moi.

Disant ces mots, le sorcier donna un coup de pied à la grosse chatte, qui s'enfuit dans la cour, où elle resta un moment tout étourdie.

CHAPITRE QUATRIEME.

IL Y A DES PERSONNES QUI N'AIMENT PAS LES CHATS.

—Sophie ! Sophie ! le déjeuner est servi !

—Mademoiselle Sophie ! madame vous appelle !

—Avez-vous vu Mlle. Sophie, monsieur Péchar ? disait la femme de chambre au portier.

—Non, mademoiselle ; nous ne l'avons pas encore vue aujourd'hui.

—Sophie ! Sophie !

Et Sophie courait dans l'escalier, et venait toujours à son nom ; elle s'apprêtait à entrer dans la salle à manger, lorsque sa bonne lui marcha sur la patte en s'écriant :

—Ah ! mon Dieu ! à qui donc ce gros vilain chat ? Veux-tu bien t'en aller ! je n'aime pas les chats ; il n'y a rien que j'*haï* tant qu'un chat ! pusch ! pouah ! pouah ! va-t'en !

Et la pauvre Sophie fut obligée de s'en aller.

Comme elle descendait tristement l'escalier son petit cousin sortit de la salle à manger, tenant une énorme tartine de confiture à la main ; c'était sa part du déjeûner, et il courait avertir sa cousine pour qu'elle vînt chercher la sienne.

Sophie ! Sophie ! craiait-il ; ma cousine ! viens donc vite déjeuner ; il y a des confitures !

Sophie, oubliant qu'elle était devenue chatte, s'approcha de son cousin, et voulut prendre la tartine qu'il tenait dans ses mains : le petit gourmand se mit aussitôt à crier comme si on l'écorchait :

—Maman ! maman ! un gros chat qui veut manger mes confitures !

La malheureuse chatte fut encore obligée de s'éloigner tristement, bien tristement, sans déjeuner.

Elle alla se réfugier dans sa chambre, et se coucha dans son lit, espérant qu'elle y serait en sûreté.

Mais à peine venait-elle d'y entrer, que sa bonne revint. Elle rapportait la robe lilas toute fraîche et bien repassée, cette robe fatale qui avait causé tous ses malheurs.

—Sophie ! dit-elle, allons, mademoiselle Sophie, ne faites pas la boudeuse ! venez vous habiller ; votre robe est prête : venez !

Rosalie cherchait la petite fille derrière la porte, dans tous les coins, imaginant qu'elle s'était cachée : tout en cherchant et appelant de chaque côte, elle rangeait çà et là les divers objets qui se trouvaient dans sa chambre, puis elle commença à tirer les rideaux pour faire le lit. En levant la couverture, elle aperçut la grosse chatte ; alors, ce fut un train épouvatable.

—Te voilà encore, vilaine bête ! s'écria t-elle ; qu'est-ce que tu fais là ? Veux-tu bien t'en aller !

Et les *pusch ! pouah ! puseh !* de recommencer ; le tout avec accompagnement de coups de pied et de manche à balai.

Sophie, tout efirayée s'enfuit encore aussi vite qu'il lui fut possible ; et, dès qu'elle fut hors d'atteinte des coups de la terrible Rosalie, elle alla se blottir devant la porte de sa mère, et attendit son réveil avec résignation. « Malgré mon affreuse métamorphose, pensa-t-elle, maman saura me reconnaître ; oh ! j'en suis sûre ! elle me devinera ; elle me comprendra, elle qui m'entendait si bien quand je ne savais pas encore parler ! si je pouvais seulement être près d'elle ! ! ! elle m'aime tant ! elle empêchera qu'on me fasse du mal !

CHAPITRE 5eme

UNE TRISTE FETE.

Tandis que Sophie était là encore toute tremblante, elle vit arriver ses deux petites cousines, bien habillées, bien jolies, marchant sur la pointe des pieds, et tenant un gros bouquet dans leurs petites mains

—Ma tante n'est pas encore réveillé ? dirent-elles, nous venons lui souhaiter une bonne fête. Où est donc Sophie ? qu'elle mette nos bouquets dans l'eau.

—Mlle Sophie doit être dans sa chambre, reprit le domestique, ne sachant rien de ce qui s'était passé.

—Ah ! je parie, s'écria l'ainée des cousines, je parie qu'elle travaille encore à sa pelotte ; je disais bien qu'elle ne serait pas finie pour la fête de ma tante ; mes manchettes, à moi, sont faites depuis huit jours.

En disant ces mots, la petite cousine montra une jolie paire de manchettes, qu'elle-même avait brodées, et dont elle venait faire présent à sa tante. Sophie voyait toutes ces choses, ces présents, ces bouquets, et son pauvre cœur saignait douloureusement. Ce n'est pas que, de son côté, elle fût en en retard pour fêter aussi sa mère ; hélas ! sa pelotte et son bouquet étaient préparés de la veille ; mais le moyen d'apporter tout cela avec ses grosses vilaines pattes de chat !